





Victor Hugo



André Besson

VICTOR HUGO  
VIE D'UN GÉANT



ÉDITIONS  
CABÉDITA  
2022

Les Éditions Cabédita bénéficient d'un soutien  
de l'Office fédéral de la culture pour les années 2021-2024

Couverture : © Adobe Stock, Paris  
© 2010. Éditions France-Empire monde

© 2022. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13B – CH-1145 Bière  
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains  
Internet : [www.cabedita.ch](http://www.cabedita.ch)

ISBN 978-2-88295-939-3

PREMIÈRE PARTIE  
L'ENFANCE



## I

### D'UN SANG LORRAIN, FRANC-COMTOIS ET BRETON

Ce 26 février 1802 il neige depuis le début de l'après-midi sur Besançon. Les rues, les quais du Doubs, les toits de l'antique Vesontio, autrefois chef-lieu de la province celte de Séquanie, sont recouverts d'une épaisse couche blanche.

Depuis l'une des fenêtres de la maison de l'apothicaire Joseph Baratte, où il a loué un appartement au premier étage quelques semaines plus tôt, le chef de bataillon Léopold Hugo regarde, un peu désœuvré, la petite place Saint-Quentin qui se trouve devant l'immeuble.

Il est dix heures du soir. Les passants se font rares. On distingue parfois, à la lueur d'un unique réverbère, de furtives silhouettes humaines au travers de l'essaim des flocons croulant du ciel noir. Tous ces gens sont engoncés dans de longs manteaux, capuches rabattues sur le nez.

Malgré l'heure tardive, une fébrile animation règne par contre à l'intérieur de l'appartement de l'officier. De grands feux flambent dans les cheminées du salon, de la cuisine et de l'une des chambres à coucher. Le couloir desservant les pièces est éclairé. À chaque instant, Mariette, la servante affairée, y passe, portant des brocs d'eau chaude et des serviettes propres. On entend des femmes parler à voix basse, parfois des gémissements.

Tout ce remue-ménage laisse présager un événement imminent. Mme Sophie Hugo, la maîtresse de maison, est sur le point d'accoucher.

Outre Mariette, la parturiente est assistée par la mère Bougaud, une matrone du quartier, et par Mme Anne-Marie Delelée, épouse d'un officier de la garnison qui demeure au numéro 14 de la rue des Granges.

Comme en semblables circonstances lors de la naissance de ses premiers fils, le commandant Hugo se sent à la fois impatient mais aussi inquiet. Il va être père pour la troisième fois.

Pour Abel, le 15 novembre 1798, pour Eugène, le 16 septembre 1800, tout s'est très bien passé. Les enfants sont venus au monde sans difficulté. Ce soir, Léopold Hugo est moins confiant. Il redoute des complications. La grossesse de sa femme a été difficile. Elle a dû s'aliter à plusieurs reprises.

Garçon ? Fille ? Quel sera le sexe de l'enfant ? Sophie et lui ont plutôt une préférence pour la venue d'une petite fille dans la famille. Ils lui ont même déjà choisi un prénom. Elle s'appellera Victorine. Elle aura pour parrain républicain — car ses parents sont tous deux athées — le général Victor Fanneau de Lahorie. Cet officier supérieur devenu depuis quelques années ami du jeune couple a accepté de patronner l'enfant qui va naître. Quant à la marraine, ce sera Marie-Anne Delelée qui assiste ce soir la future maman.

Le commandant désire à présent une fille parce qu'il est désormais assuré de la pérennité de son nom. Abel et Eugène, ses deux premiers descendants, y pourvoiront dans les temps futurs. Ce sont des enfants vigoureux, issus comme lui d'une race solide. De sa vie Léopold Hugo n'a jamais été malade. Blessé à trois reprises sur les champs de bataille, il s'est toujours rétabli en quelques semaines.

### *Sorti du rang*

À vingt-neuf ans, bien qu'il soit de taille modeste, l'officier impressionne par l'assurance et la force qui se dégagent de sa personne. Large d'épaules, avec sa tête ronde, ses lèvres sensuelles, ses cheveux châains rebelles et crépus, son teint rubicond, il paraît très sûr de lui. Il possède une voix puissante, un ton de commandement qui impose le respect. Il se met souvent en colère. Pourtant, comme beaucoup de forts en gueule, c'est un tendre. Ses yeux bleus, son sourire reflètent la bonté, la tolérance. Il sait se montrer aussi indulgent pour les faiblesses des autres que pour les siennes. Ses hommes l'adorent.

Le chef de bataillon Hugo n'est cependant pas sans vanité. Il se réclame d'une illustre famille originaire de Lorraine. Selon lui, il descendrait d'un Pierre-Antoine Hugo né en 1532, conseiller privé du grand-duc de Lorraine, et d'un Joseph-Antoine Hugo, officier proche du maréchal de Mon-

tesquiou. Bien qu'il lui serait impossible d'en apporter les preuves, il croit dur comme fer à cette filiation<sup>1</sup>.

La vérité, c'est que le plus vieil ancêtre connu de cette famille est un certain Claude Hugo, surnommé « le Hollandais », domicilié à Ramecourt dans les Vosges, qui fut un temps dans ce village, au XVIII<sup>e</sup> siècle, employé à enterrer les morts victimes de la grande peste qui sévissait à cette époque.

Ce qui est sûr aussi, c'est que lui-même, Léopold Hugo, ne sort pas de la culotte d'un prince. Son père, Joseph Hugo, né en 1727, fut d'abord employé au flottage des bois sur la Meurthe avant d'installer un atelier de menuiserie à Nancy. Sa mère, Jeanne-Marguerite Michaud, seconde épouse de l'artisan, est née à Dole en Franche-Comté en 1741. Fille d'un modeste boulanger de cette ville, elle est devenue gouvernante des enfants d'une famille noble de Nancy, les Rosières d'Euvezin. C'est en étant à leur service qu'elle a connu le menuisier veuf Joseph Hugo qui l'a épousée après le décès de sa première femme.

Ses promotions dans la carrière militaire, le chef de bataillon de la 20<sup>e</sup> demi-brigade en garnison à Besançon ne les doit donc pas à une aristocratique naissance mais à son intelligence, son courage et aussi son entregent.

Après des études au collège royal de Nancy prématurément interrompues en 1788 pour des raisons financières, Léopold Hugo s'est engagé à l'âge de quinze ans dans l'armée de l'Ancien Régime. Il disposait au départ d'un certain bagage intellectuel. Même si aucun diplôme n'était venu couronner ses études, il avait acquis des connaissances en latin, en mathématique, et savait à l'occasion dissenter sur un texte classique ou réciter des vers.

Le tourbillon de la Révolution l'a emporté comme beaucoup d'autres vers les frontières de l'Est. Il s'y est illustré dans de nombreux combats. Il a eu deux chevaux tués sous lui. Nommé fourrier-marqueur en 1792, ce poste où il est chargé de choisir et d'aménager les logements de l'état-major de l'Armée du Rhin lui permet d'approcher et de se faire apprécier de plusieurs grands personnages tels Kléber, Desaix et Beauharnais<sup>2</sup>.

1. Plus tard, Victor Hugo revendiquera aussi comme son père les armes des Hugo de Lorraine : d'azur à un chef d'argent chargé de deux merlettes de sable. Par la suite, l'auteur des *Misérables* abandonnera en partie ces prétentions nobiliaires. Il écrira : « Personnellement je n'attache aucune importance aux questions généalogiques. L'homme est ce qu'il est, il vaut ce qu'il a fait. Hors de là, tout ce qu'on lui ajoute et tout ce qu'on lui ôte est zéro. Il y a dans ma famille un cordonnier et un évêque (sic), des gueux, des messeigneurs, c'est un peu l'histoire de tout le monde. Si j'avais le choix de mes aïeux, j'aimerais mieux avoir pour ancêtre un savetier laborieux qu'un roi fainéant ! »

2. Il s'agissait du vicomte Alexandre de Beauharnais, premier mari de la future impératrice Joséphine. Après avoir commandé une partie de l'Armée du Rhin, il fut traduit pour incompétence devant le Tribunal révolutionnaire et guillotiné en 1794.

Blessé devant Mayence, Léopold a été promu pour son courage au grade de capitaine. Peu après son rétablissement, il est parti faire la guerre en Vendée avec les troupes chargées de rétablir l'ordre à la suite du soulèvement royaliste. Il s'y est à nouveau distingué et a été blessé à deux reprises.

### *La campagne de Vendée*

La lutte contre les Chouans n'a pas été une partie de plaisir. À la tête d'une colonne de quinze cents volontaires il a dû affronter jour après jour un ennemi opiniâtre et invisible. Des gens qui surgissaient soudain des bosquets, des haies, et attaquaient ses hommes avant de disparaître dans la nature. Pour impressionner ces brigands insaisissables, Léopold Hugo s'est choisi un nom de guerre. Il s'est fait appeler « Brutus ». Son surnom n'a pas tardé à être connu dans les campagnes vendéennes. S'il a été redouté pour ses qualités de stratège, on a aussi apprécié son indulgence. Il lui est arrivé de gracier plusieurs rebelles pris les armes à la main. De les renvoyer sains et saufs dans leurs villages plutôt que de les faire fusiller.

Pour impitoyable qu'elle fût, la guerre de l'Ouest n'a pas laissé que de mauvais souvenirs au jeune officier. Ses troupes ont souvent tenu quartier dans des bourgs opulents, dans des châteaux aux caves bien garnies. Il y a fait bombance, ce qui ne lui a pas déplu car il a toujours aimé la bonne chère.

En Vendée, il a été accompagné en permanence par une belle fille plantureuse choisie parmi celles qui suivent les armées en campagne. Il s'agissait de Louise Bouin, une Marie-couche-toi-là sans problème dont il disait : « Elle a le corsage aussi bien rempli que sa cervelle est vide ! » Cette créature a comblé pendant plusieurs mois ses ardeurs juvéniles exigeantes.

La guerre de Vendée lui a aussi permis de faire la connaissance de celle qui va deux ans plus tard devenir sa femme légitime.

Leur rencontre s'est faite fortuitement au domaine de la Renaudière, sur le territoire de la commune du Petit Auverné. Le manoir-ferme appartenait à une tante de sa future épouse. Les deux femmes y passaient quelques jours de vacances cet été-là.

Un soir, après une harassante journée de marche, l'unité commandée par « Brutus » s'est présentée devant la gentilhommière pour y passer la nuit dans les bâtiments et le grand parc. L'officier a été reçu sur le seuil de la demeure par une jeune personne de petite taille, aux grands yeux bruns, aux longs cheveux coiffés en chignon, au visage agréable mais hautain. Comme le capitaine parlait de réquisitionner la propriété pour la nuit, elle l'a toisé avec arrogance et lui a dit d'un ton vif :

— J'espère que vous ne commandez pas une bande de sauvages comme la troupe du général Humbert ?

« Brutus » s'est alors souvenu que quelques temps auparavant le village du Petit Auverné avait été le théâtre d'un drame sanglant dont on avait beaucoup parlé dans la région. Tout avait commencé par l'arrivée d'une colonne de Bleus dans la localité. Les soldats de la République s'étaient aussitôt mis à piller, à violer, à tuer. Ayant trouvé beaucoup d'alcool dans les caves, officiers et hommes de troupe s'étaient enivrés. Sans se soucier de leur sécurité, ils avaient fini par s'endormir du lourd sommeil des ivrognes. Profitant de la nuit, une bande de Chouans ivres de rage et de revanche avait investi Petit Auverné. Ils s'étaient rués sur les Bleus et une nouvelle tuerie avait commencé. Le bilan de cette opération de représailles s'était révélé terrible. À l'aube, le lendemain, on avait dénombré cent soixante-dix tués et trois cents blessés chez les Républicains. Pendant plusieurs heures le ruisseau traversant le village martyr avait charrié du sang.

« Brutus », qui connaissait parfaitement cette affaire, a aussitôt répondu à la question impertinente de la jeune fille :

— Mes hommes ne sont pas des sauvages mais de braves soldats de la République ! Ils m'obéissent et je ne leur ai jamais donné des ordres criminels ! D'abord qui êtes-vous pour me parler ainsi ?

Sans mot dire, elle a sorti un papier de la poche de sa robe et le lui a tendu. Il a lu :

*« Je soussigné, René-Pierre Normand Dubuisson, juge au Tribunal révolutionnaire de Nantes, certifie que la citoyenne Trébuchet Sophie, née le 19 juin 1772, est une bonne patriote. Elle est autorisée à circuler librement sur tout le territoire de la République française. »*

Ce brevet de civisme a détendu l'atmosphère entre les deux protagonistes. Le capitaine a donné aussitôt des ordres stricts à ses hommes afin qu'ils se comportent correctement. Quant à lui, il n'a pas jugé bon d'user de ses prérogatives et a préféré coucher sous la tente dans le parc plutôt que de réquisitionner une chambre de la Renaudière.

Par contre, il a accepté volontiers le rafraîchissement que lui offrait Sophie Trébuchet. Il a immédiatement été séduit par son intelligence, sa culture, ses manières distinguées. Leur conversation a été de haut niveau. Ils ont parlé philosophie, littérature. Elle a évoqué Voltaire, récité des extraits d'une élogie de Parny. Pour ne pas être en reste, il a fait appel à sa mémoire. Il lui est revenu quelques réminiscences de ses humanités. Il a cité Tite-Live et Tacite. Le lendemain, lors du départ de son unité, il est venu la saluer. Il lui a dit qu'il souhaitait la revoir. Elle n'a pas dit non.

*Fille de la bourgeoisie républicaine*

Les jours suivants, « Brutus » s'est enquis d'en savoir plus sur la jeune hôtesse de la Renaudière. Il a appris qu'elle était Bretonne, orpheline de mère depuis l'âge de huit ans. Son père, capitaine dans la marine marchande, était décédé peu après son épouse au cours d'un voyage dans l'océan Indien.

À la mort de ses parents, la fillette a été confiée à son grand-père maternel puis à l'une de ses tantes, Mme Françoise Robin, la veuve d'un notaire de Châteaubriant. Bien qu'elle appartînt à la bonne société de province, cette personne était une farouche voltairienne adepte des idées nouvelles. Quant au grand-père de Sophie, M. René-Pierre Normand Dubuisson, il avait été nommé juge au Tribunal révolutionnaire de Nantes présidé par le sinistre conventionnel Jean-Baptiste Carrier. À ce titre, il avait avalisé les jugements envoyant à l'échafaud et à la noyade un grand nombre d'opposants parmi lesquels des nobles, des prêtres, des religieuses, mais aussi de simples paysans ayant pris les armes contre la République. C'est lui qui avait établi le brevet de patriotisme présenté à « Brutus » sur le seuil de la Renaudière.

Après leur première rencontre, les deux jeunes gens se sont revus à plusieurs reprises. Cette fois à Châteaubriant au domicile de la tante Robin. Une platonique idylle est née entre eux. Sans rompre pour autant avec Louise Bouin, sa maîtresse de campagne, Léopold a éprouvé beaucoup de plaisir à fréquenter Sophie. Il a été conquis par sa conversation, par ses bonnes manières. Lui, le soudard sans grande éducation ayant quitté très tôt la vie civile pour courir les champs de bataille, a vite compris que cette jeune bretonne intelligente et distinguée, élevée dans un milieu bourgeois, pourrait tenir parfaitement le rôle d'épouse de l'officier supérieur qu'il ambitionnait de devenir un jour prochain.

Le mariage envisagé entre Léopold Hugo et Sophie Trébuchet n'a pas pu se faire dans l'immédiat. La future épouse n'avait pas de dot et l'officier une solde encore insuffisante pour assurer un train de vie décent à son ménage.

Après la pacification de la Vendée et le retrait d'une partie des troupes envoyées par la Convention, « Brutus » a été nommé à Paris en mai 1797 aux fonctions de rapporteur au Premier Conseil de Guerre permanent. Il n'a pas cessé de correspondre régulièrement avec sa Bretonne et de songer à l'épouser.

Dans la capitale où il n'est jamais venu précédemment, Léopold Hugo, sans autres relations que Louise Bouin qui l'a suivi jusqu'à Paris, a sympathisé avec un de ses collègues de travail au Tribunal. Il s'agissait du capitaine greffier Pierre Foucher. Ce personnage un peu falot, natif de Nantes, était catholique et même secrètement royaliste. Il évitait de trop afficher ses

opinions pour ne pas nuire à sa carrière et à sa sécurité. Il avait un peu connu autrefois la famille Trébuchet.

En dépit de leurs divergences idéologiques, le franc-maçon antichrétien avoué Léopold Hugo et l'intégriste Pierre Foucher, sont devenus de très bons amis au fil des mois.

### *Un mariage républicain*

Ayant estimé que sa situation à Paris était plus stable qu'elle ne l'avait été au cours de ses campagnes, « Brutus » a décidé de se marier. Certes, sa solde ne s'était guère améliorée. Le jeune couple serait, au début, obligé de vivre assez chichement. Pour la préparer à ce sacrifice, il a écrit à sa chère Sophie : « L'argent n'est un nerf que pour la guerre. Pourvu que j'en aie assez pour vivre sans dettes je serai sans souci. »

En octobre 1797, après s'être séparé sans drame de sa maîtresse, Léopold Hugo a demandé officiellement la main de Mlle Trébuchet à sa tante Mme Robin. Celle-ci n'a fait aucune difficulté pour la lui accorder.

Le mois suivant, accompagnée de son frère, le lieutenant Marie-Joseph Trébuchet, la jeune fille est venue en diligence rejoindre son futur conjoint dans la capitale.

Le mariage civil a eu lieu le 15 novembre 1797 à la mairie du IX<sup>e</sup> arrondissement. Ni l'un ni l'autre des époux n'a souhaité une bénédiction religieuse. Le contrat conclu sous le régime de la communauté réduite aux acquêts a montré que Sophie ne possédait rien. Léopold ne disposait que de sa solde et de quelques biens produisant de maigres revenus.

Au soir de la cérémonie, le jeune couple s'est installé dans une dépendance de l'Hôtel de Ville où logeait déjà « Brutus ». Ils ont vécu un peu plus d'un an dans ce modeste deux pièces sans confort, sans beaucoup de meubles, de linge ni de vaisselle.

L'amour et la vie parisienne ont heureusement pallié dans un premier temps ce grand dénuement matériel. Léopold a été très fier de se promener sur les boulevards, dans les jardins publics, avec sa belle épouse. Sophie a découvert avec émerveillement cette capitale si brillante, si animée, si différente de sa petite ville de province.

Quelques semaines après leur mariage, le capitaine greffier Pierre Foucher a décidé lui aussi de convoler avec une jeune fille de bonne famille, Mlle Anne-Victorine Asseline. Cette union entre deux catholiques pratiquants a été bénie clandestinement par un prêtre réfractaire. Les Hugo, qui assistaient au mariage, ont bien sûr été au courant de cette pratique religieuse illicite à cette époque. Au cours du repas de noce, « Brutus », un peu

éméché, a levé son verre en lançant cette boutade : « Ayez une fille, mes chers amis. J'aurai un garçon et nous les marierons ensemble ! »

Un garçon, il n'a pas tardé d'en arriver un dans la famille Hugo. Le petit Abel, né un an jour pour jour après le mariage de ses parents. La carrière de son père s'était un peu améliorée, comme il l'espérait. Il avait quitté le Conseil de Guerre pour intégrer, à Paris, le 3<sup>e</sup> Bataillon en qualité d'adjudant major. La famille avait emménagé dans un logement plus décent à l'École militaire.

### *Des relations prestigieuses*

« Brutus » a rencontré à cette époque quelqu'un qu'il avait connu autrefois, alors qu'il était fourrier-marqueur. Il s'agissait du général Victor Fanneau de Lahorie, attaché à l'état-major de l'Armée du Rhin. Cet officier supérieur, qui avait de la sympathie pour lui, l'a incité à se porter volontaire pour la nouvelle campagne que le général Moreau allait bientôt engager contre les Autrichiens.

Après qu'il eut accepté la proposition de Lahorie, « Brutus » a décidé d'envoyer Abel et son épouse, de nouveau enceinte, à Nancy où ils seraient moins seuls en son absence. La jeune femme et le petit Abel sont donc partis pour l'Est afin de résider chez Mme Hugo mère pendant que Léopold s'en allait à nouveau guerroyer.

Or, la belle-mère de Sophie résidait avec une de ses filles, la citoyenne Marguerite Martin-Chopine dite la Goton. Cette femme au fichu caractère a voulu prendre en charge l'éducation de son neveu. Elle a tenu en particulier à le faire baptiser par un prêtre constitutionnel au grand dam de la jeune maman. Ajouté à d'autres, ce différend n'a pas tardé à dégénérer en disputes. Sophie qui a refusé de se laisser faire a souvent été sur le point de retourner à Nantes dans sa propre famille. Léopold est finalement parvenu à l'en dissuader et c'est à Nancy qu'elle a accouché d'Eugène, son second enfant, le 16 septembre 1800. Celui-là n'a pas été baptisé, conformément à la volonté de sa mère.

Pendant que ces zizanies continuaient d'envenimer le climat familial des Hugo, un événement politique considérable s'est produit à Paris. De retour d'Égypte, le général Bonaparte, aidé de son fidèle Murat, s'est emparé sans coup férir du pouvoir et il est devenu Premier Consul.

Ensuite, les armées françaises ont volé de victoire en victoire. Bonaparte a remporté celle de Marengo en Italie. Moreau a passé le Rhin, bousculé les Autrichiens, poussé jusqu'au Danube. L'ennemi a dû demander l'arrêt des combats.

« Brutus », qui a été sans arrêt en première ligne, a vu une nouvelle fois sa hardiesse et son courage récompensés. Il a été nommé chef de bataillon puis, l'armistice venu, gouverneur de la place de Lunéville en prévision de la conférence de la paix qui allait se tenir dans cette ville.

Victor Fanneau de Lahorie n'a pas été étranger à cette dernière promotion car il a été sensible au fait que Léopold Hugo ait répondu favorablement à son appel de venir combattre à ses côtés dans l'armée du général Moreau.

Les nouvelles fonctions exercées par « Brutus » se sont révélées très bénéfiques pour lui. Elles lui ont permis d'élargir le champ de ses relations. Il s'est fait notamment connaître et apprécier d'un haut personnage du régime, Joseph Bonaparte. Le frère du Premier Consul l'a chargé de ses liaisons avec Moreau.

Avant que les négociations ne débutent à Lunéville entre les diplomates français et les plénipotentiaires autrichiens, Léopold Hugo a fait venir Sophie et ses deux enfants auprès de lui. La jeune femme a accepté cette invitation comme une délivrance. Elle est passée brusquement d'un extrême à l'autre. D'un climat délétère à une vie agréable. De la triste maison familiale de Nancy à un luxueux appartement de fonction. Des minables querelles avec la Goton aux obligations mondaines d'une femme de gouverneur militaire.

Elle a été de toutes les réceptions officielles organisées par les délégations des belligérants. Lors des dîners, des soirées dansantes, elle a renoué avec les bonnes manières apprises autrefois. Elle ne s'est sentie déplacée nulle part. Au contraire, embellie par ses maternités, elle s'est fait remarquer pour son charme, apprécié pour sa distinction naturelle. Le général Victor Fanneau de Lahorie n'a pas été le dernier à la complimenter, à solliciter l'autorisation de la faire danser.

### *Affecté à Besançon*

Après la signature de la paix qui a étendu les frontières de la France jusqu'au Rhin, les délégations ont quitté Lunéville. On a proposé deux nouveaux postes à Léopold Hugo, celui de commandant d'armes à Clèves ou de quatrième chef de bataillon de la 20<sup>e</sup> demi-brigade en garnison à Besançon.

Il a choisi la dernière proposition car il n'aime pas l'Allemagne et puis parce que le chef-lieu du département du Doubs n'est distant de Nancy que d'une cinquantaine de lieues.

« Brutus » a donc pris ses nouvelles fonctions à Besançon au début de l'été 1801. C'est la raison pour laquelle, en ce soir du 26 février 1802, il se

## TABLE DES MATIÈRES

### PREMIÈRE PARTIE *L'ENFANCE*

1 — Du sang lorrain, franc-comtois et breton .....	9
2 — L'enfant du refus.....	19
3 — Une femme libre .....	26
4 — Infidélités .....	32
5 — Les premiers souvenirs du petit Victor .....	38
6 — Aux Feuillantines .....	46
7 — Avant toute chose, la Liberté ! .....	53
8 — En route pour l'Espagne.....	60
9 — Interlude espagnol.....	69
10 — Retour aux Feuillantines .....	79
11 — Fin d'un grand amour.....	84

### DEUXIÈME PARTIE *L'ADOLESCENCE*

1 — L'écroulement de l'Empire .....	93
2 — Une famille déchirée .....	100
3 — Les Cent Jours.....	107

4 — Jours de peine, jours de gloire.....	114
5 — Enfin, la liberté! .....	122
6 — Un grand et secret amour .....	129
7 — La mort de la mère.....	137
8 — Un petit espoir.....	146
9 — Le mariage.....	155

TROISIÈME PARTIE  
*L'ÂGE ADULTE*

1 — Une année difficile .....	165
2 — Nodier et Hugo en voyage.....	174
3 — Premières polémiques.....	185
4 — Le nouveau chef des romantiques .....	192
5 — Première censure .....	200
6 — <i>Hernani</i> .....	207
7 — Adultère .....	219
8 — Heurs et malheurs.....	227
9 — Deux nouvelles pièces .....	235
10 — Tumultueuses liaisons .....	244
11 — Lassitudes amoureuses.....	253

QUATRIÈME PARTIE  
*L'ÂGE MÛR*

1 — Deux années d'incertitude.....	263
2 — Retour vers le roi.....	272
3 — Le retour de Napoléon I <sup>er</sup> .....	281
4 — L'Académie française, enfin! .....	287
5 — Le mariage et la mort.....	294
6 — Grandeur et déchéance.....	304
7 — Le pardon et l'oubli.....	311
8 — 1848.....	320
9 — De la droite à la droite.....	328
10 — De la droite à la gauche .....	337
11 — Montée des périls.....	344
12 — Le coup d'État.....	351

CINQUIÈME PARTIE  
*L'EXIL ET LA VIEILLESSE*

1 — Un homme traqué.....	365
2 — Jersey.....	374
3 — Les tables qui parlent .....	382
4 — Hauteville House .....	391
5 — <i>Les Misérables</i> .....	401
6 — La folie de mademoiselle Adèle .....	412
7 — Cinq années de solitude .....	420
8 — Paris assiégé.....	428
9 — La malédiction .....	438
10 — À nouveau l'exil .....	448
11 — Désenchantements .....	458
12 — Septuagénaire .....	466
13 — Luxure et châtiment.....	478
14 — La fin du géant.....	488
 <i>Bibliographie</i> .....	 497